



**HAL**  
open science

## **”Un Cholœpus didactylus pour les collections du Muséum d’histoire naturelle ou Leschenault de la Tour et le aï “fatal” (Guyane française, décembre 1823-août 1824)”**

Jean-Yves Puyo

### **► To cite this version:**

Jean-Yves Puyo. ”Un Cholœpus didactylus pour les collections du Muséum d’histoire naturelle ou Leschenault de la Tour et le aï “fatal” (Guyane française, décembre 1823-août 1824)”. Éric Buffetaut; Jérôme Tabouelle (dir.). Collections de sciences naturelles : collecte, étude, conservation, Éditions du CTHS, pp.110-123, 2025, 978-2-7355-0978-2. <10.4000/14zqo>. <hal-05384957>

**HAL Id: hal-05384957**

**<https://hal.science/hal-05384957v1>**

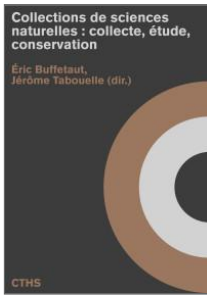
Submitted on 27 Nov 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



Sous la direction de Éric Buffetaut et Jérôme Tabouelle

**Collections de sciences naturelles : collecte, étude, conservation**

---

## Un *Cholæpus didactylus* pour les collections du Muséum d'histoire naturelle ou Leschenault de la Tour et le aï « fatal » (Guyane française, décembre 1823-août 1824)

Jean-Yves Puyo

---

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Paris

Publication sur OpenEdition Books : 21 octobre 2025

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN numérique : 978-2-7355-0978-2



<https://books.openedition.org>

### RÉFÉRENCE NUMÉRIQUE

Puyo, Jean-Yves. « Un *Cholæpus didactylus* pour les collections du Muséum d'histoire naturelle ou Leschenault de la Tour et le aï "fatal" (Guyane française, décembre 1823-août 1824) ». *Collections de sciences naturelles : collecte, étude, conservation*, édité par Éric Buffetaut et Jérôme Tabouelle, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2025, <https://doi.org/10.4000/14zqo>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 octobre 2025.

Le format PDF est diffusé sous Licence OpenEdition Books sauf mention contraire.

---

# Un *Cholœpus didactylus* pour les collections du Muséum d'histoire naturelle ou Leschenault de la Tour et le aï « fatal » (Guyane française, décembre 1823-août 1824)

Jean-Yves Puyo

---

- <sup>1</sup> Jean-Baptiste Leschenault de La Tour (1773-1826), « naturaliste du Roi et voyageur, directeur du Jardin du Roi à Pondichéry<sup>1</sup> », demeure plus particulièrement célèbre pour avoir participé tout jeune, comme botaniste, à l'expédition « fameuse » – et controversée – de Nicolas Baudin vers les Terres australes (1800-1804)<sup>2</sup>. Si cet épisode de sa vie s'avère bien connu, il n'en est pas même en ce qui concerne sa dernière expédition scientifique en Amérique du Sud (août 1823-août 1824) durant laquelle il parcourut notamment l'intérieur de la Guyane française pour le compte du ministère de la Marine. Un court échange épistolaire entre le naturaliste et le Muséum d'histoire naturelle, mis à jour par nous-même jadis dans les fonds du centre des Archives départementales de Guyane, nous éclaire modestement sur les difficultés rencontrées quant à la collecte et l'envoi de spécimens d'intérêt scientifique.
- <sup>2</sup> Aussi, cette recherche poursuit-elle l'objectif suivant : il s'agira pour nous de replacer cette mission du voyageur-naturaliste dans le contexte très particulier de ce début de XIX<sup>e</sup> siècle marqué par un intérêt intense, mais éphémère pour la « vieille » colonie française. Et à ce propos, nous tenterons modestement de compléter les travaux passionnants de Julien Touchet<sup>3</sup> en illustrant, avec l'exemple de Jean-Baptiste Leschenault de la Tour, cette *machine coloniale* alors pleinement à l'œuvre en Guyane française. Enfin, comme nous le monterons, cette mission scientifique ne fut pas sans conséquences funestes sur le devenir du naturaliste, décédé prématurément peu de temps après son retour précipité en métropole.

## Un nouvel intérêt pour la « vieille » colonie guyanaise sous la Restauration

- 3 Selon l'historien Serge Mam-Lam-Fouck, Français, Anglais et Hollandais ne s'intéressèrent au vaste plateau guyanais que par défaut, cherchant avec presque un siècle de retard sur les Espagnols et Portugais à s'établir en Amérique du Sud entre Orénoque et Amazone, à savoir dans les confins les plus flous des deux empires d'origine ibérique. Ainsi, pour le camp français, le xvii<sup>e</sup> siècle se résume à une succession de tentatives très modestes d'implantation entre « l'île de Cayenne » et le fleuve Oyapoc, toutes aussi pathétiques quant à leur résultat final, avec divers épisodes militaires venant ruiner régulièrement les quelques résultats obtenus. En fait, il faut attendre l'expédition du comte d'Estrée, obtenant par les armes en décembre 1676 l'évacuation définitive des voisins hollandais (fortement implantés dans l'actuel Surinam) de Rémire, Cayenne et des fleuves de l'Approuague et de l'Oyapock, pour que le contrôle de la France sur cet espace guyanais ne soit plus remis en question « [...] si l'on fait l'abstraction de la parenthèse que constituent les huit années d'occupation portugaise [1809-1817]<sup>4</sup> ».
- 4 De 1676 à 1760, le développement de la colonie est principalement une affaire privée, assurée dans un premier temps par les Jésuites qui y développent rapidement de grandes missions selon leur modèle des réductions, implantées avec succès au Paraguay et au Brésil. Par la suite et à l'exemple des colonies voisines (Brésil, Surinam – Guyane hollandaise, Guyane anglaise), les premiers colons recourent à l'importation d'une main-d'œuvre forcée d'origine africaine. Toutefois, faute de liaisons maritimes importantes avec la France et l'Europe, couplée à un désintérêt « net » de l'État colonisateur, la colonie guyanaise stagne durablement, avec quelques centaines d'habitations<sup>5</sup> pour la plupart de tailles très modestes, cantonnées à la production de biens agricoles nécessaires à la survie du colon et de sa famille. Seul un tout petit nombre d'entre elles se consacre alors à la production de biens d'exportation, en particulier le sucre et surtout le rocou, plante tinctoriale indigène, utilisée par les Amérindiens, alors recherchée en Europe pour teindre les tissus. Et ni le café, importé du Surinam en 1721 et ni le cacao, introduit en 1735, ne donnent lieu à d'importantes cultures. Aussi le commerce, reflet de l'économie locale, s'avère-t-il des plus réduits comme le souligne bien Pierre Barrère dans ses écrits de 1743 :
- « Les vaisseaux qui vont commercer dans le pays bornent leurs cargaisons au vin, à la farine, au bœuf salé, à des grosses-toiles & surtout à des toiles peintes, ferrements, souliers, gros chapeaux & autres merceries ; en un mot, ce qui est le plus nécessaire aux habitants ; encore faut-il qu'ils ne s'en chargent pas beaucoup ; car ils ne trouveraient pas aisément à s'en défaire [...] Le peu de Nègres qu'il y a dans le pays, est cause qu'il n'y va pas beaucoup de vaisseaux marchands, & qu'ils font souvent obligés d'attendre leur cargaison, parce qu'ils ne trouvent pas assez de marchandises prêtes pour embarquer<sup>6</sup>. »
- 5 La colonie « souffreteuse » ne soulève l'intérêt de la couronne française qu'au tout début des années 1760, conséquence directe des suites funestes de la guerre de Sept Ans. Dès avril 1762, le duc de Choiseul, « [...] ne prévoyant que trop des dures conditions auxquelles l'Angleterre allait consentir à traiter [perte du Canada et des Indes, entre autres, suite au traité de Paris du 10 février 1763] projeta de tirer parti de la Guyane<sup>7</sup> » en développant son économie afin d'améliorer l'indépendance des possessions françaises des Antilles, alors trop tributaires pour leur approvisionnement des relations avec la Nouvelle-Angleterre et les colonies voisines espagnoles. Dans cette

optique, il confiait une mission exploratoire au sieur Jean-Pierre Antoine Béhague de Sept-Fontaine, lieutenant-colonel de Dragons, chargé entre autres de proposer un site pour l'implantation d'un nouveau port et de définir de nouveaux périmètres de colonisation propres tant au développement de nouvelles cultures d'exportation que destinés à approvisionner les nouveaux colons<sup>8</sup>. Accompagné d'un ingénieur-géographe et d'un botaniste, il parcourt une grande partie de la colonie guyanaise entre juillet et décembre 1762. Les conclusions guère optimistes quant aux capacités de réussite d'un vaste plan de développement, n'étant pas du tout suivies par Choiseul<sup>9</sup> : ce dernier initiait début 1763 l'épisode connu sous le nom de l'expédition de Kourou, à savoir l'envoi en masse dans la colonie guyanaise de 15 000 colons (dont une grande part de migrants étrangers, Suisses, Hollandais, Belges, Autrichiens et Prussiens). Les nombreux auteurs s'étant penchés sur cet épisode funeste sont unanimes dans leurs conclusions : déposés en nombre sur le littoral, dans un dénuement total (sans abris suffisants et nourritures) et déjà affaiblis par des conditions de voyage très difficiles<sup>10</sup>, les maladies tropicales les décimèrent en masse. Entre 1764 et 1765, près de 7 000 colons périrent, 2 000 à 3 000 d'entre eux réussirent à se faire rapatrier et un peu moins de 2 000 choisirent de rester dans la colonie. Comme le souligne Serge Mam-Lam-Fouck :

« Aux victimes européennes, il faudrait ajouter les esclaves, les affranchis et les Amérindiens emportés par les épidémies déclenchées par l'entreprise de peuplement, mais aucune évaluation n'existe pour ces victimes-là<sup>11</sup>. »

- 6 Ainsi ne restait-il plus au poste de Kourou que 355 nouveaux habitants en octobre 1765<sup>12</sup>. Et la colonie guyanaise gagnait de cet épisode dramatique une réputation tenace de mouroir pour les colons « blancs » souhaitant s'y implanter, et ce, bien avant l'épisode du bagne (à partir de 1854).
- 7 Il faudra par la suite attendre la Restauration, et plus particulièrement 1817, année marquant la fin de l'occupation portugaise de la colonie (débutée en janvier 1809) et le retour à l'administration française, pour que la Guyane française soulève un nouveau grand intérêt de la part de l'État centralisateur. Avec la perte de la possession de Saint-Domingue, la situation géostratégique des « îles à sucre » françaises restantes s'était encore aggravée depuis l'époque de Choiseul, rendant que plus cruciale la question du développement de cette colonie : certes, pour améliorer la situation alimentaire de ces îles, mais aussi pour participer à leur défense, en cas de nouveau conflit en particulier avec l'Angleterre, en leur fournissant des soldats censés déjà être déjà *acclimatés*<sup>13</sup>. Une nouvelle fois, la *machine coloniale* allait donner à plein, comme en 1763, et pour un résultat final à peine meilleur...

## La machine coloniale « emballée » (1817-1835)

- 8 Pour l'historien François Regourd, grand spécialiste de la question, la notion de machine coloniale désigne :
 

« [...] l'ensemble du dispositif gouvernemental et administratif qui, particulièrement depuis Colbert, est impliqué dans les affaires coloniales françaises d'Ancien Régime. La référence mécanique permet d'insister sur le caractère des mouvements et des flux qui l'animent (hommes, informations, échanges divers)<sup>14</sup>. »
- 9 Au sein de cet ensemble, l'auteur identifie « un certain nombre de rouages scientifiques [...] : institutions savantes liées à la monarchie, départements et cabinets spécialisés au sein de l'administration, etc.<sup>15</sup> » mis au service de l'action aménagiste. Et ceci est particulièrement le cas en Guyane française où sous la Restauration, ce territoire est

destiné selon le gouverneur Laussat « [...] à faire essais et exemples des réformes qu'on méditait pour les colonies<sup>16</sup> ». Et en effet, une fois arrivé sur place fin juillet 1819, ce dernier va se dépenser sans compter : tour à tour, il entreprend le redressement et le développement des domaines de l'État<sup>17</sup> – fonde un jardin botanique destiné à expérimenter l'acclimatation de nouvelles cultures – s'attache à la réforme des instances coloniales en mettant sur pied, conformément à une ordonnance royale de novembre 1819, des *comités consultatifs coloniaux* – fonde un dépôt des archives – remanie les instances judiciaires en introduisant dans la colonie les nouveaux codes français hérités de la période napoléonienne (code de la procédure, du commerce, etc.) – dynamise les cultures d'exportation (cacao, café, cannelle, coton, poivre, sucre, rocou) en important des machines à vapeur et du matériel agricole – restaure et crée de nouveaux bâtiments publics – etc.

- 10 Cette intense activité est la résultante directe du fort appui de son ministre de tutelle, le baron Pierre-Barthélémy Portal, à la tête du ministère de la Marine et des Colonies (du 29 décembre 1818 au 14 décembre 1821) ; ce dernier, mettant beaucoup d'espoir dans le développement de la « vieille » colonie guyanaise, décroche pour ce faire d'importants financements. L'argent est là, la volonté publique aussi, et seuls semblent manquer alors les bras. Or, la traite étant désormais officiellement interdite depuis août 1815 dans le cas français<sup>18</sup>, le ministère de la Marine et des Colonies relance les grands projets « d'importation » de travailleurs libres, à l'exemple de la funeste expédition de Kourou déjà évoquée. Mais cette fois-ci, des leçons ont été tirées de cet échec cuisant dont la nécessité absolue de précéder les grands projets de colonisation de l'envoi, sur le terrain, de commissions d'exploration chargées d'éclairer le preneur de décision. Et le passage de Leschenault de la Tour à la colonie guyanaise s'inscrit pleinement dans cette démarche.
- 11 Ainsi, en 1819, ancien commissaire du Roi pour l'administration du canal de Saint Quantin, le sieur Catineau-Laroche, « [...] qui a parcouru de sa personne et observé avec fruit les fleuves et les forêts des États-Unis<sup>19</sup> », transmettait au baron Portal un très ambitieux (premier) projet visant à implanter, en dix ans, entre les fleuves Mana et Maroni, pas moins de 100 000 « cultivateurs européens<sup>20</sup> » ! L'auteur, après avoir quelque peu réduit la voilure, obtient toutefois du ministre d'être mis à la tête d'une mission très officielle d'exploration, composée par moitié de personnalités venues de France (au nombre de trois), et d'autre part, d'administrateurs guyanais, répondant au besoin « d'une plus grande authenticité » (on suppose, de ses conclusions). Pour ce faire, chaque commissaire est chargé de tenir un rapport journalier destiné à mentionner, « si possible [...] la hauteur des positions, la conformation et la qualité des terres ainsi que la nature des bois et autres productions agricoles<sup>21</sup> », mais aussi de préciser le cours des eaux ainsi que la capacité de navigabilité des rivières. Enfin, un rapport général, rédigé par le commissaire en chef de l'expédition (Catineau-Laroche) est chargé de rédiger un rapport général, contresigné par tous les autres membres de l'expédition, envoyé en France dans les plus brefs délais. Et en parallèle de ce document, le gouverneur de la Guyane était convié à donner son opinion sur ces conclusions.
- 12 Dans les faits, ce dispositif n'empêcha pas une polémique très violente d'éclater entre le commissaire spécial de l'expédition, Catineau-Laroche (explorant les parages de la Mana de novembre 1820 à début janvier 1821) et le gouverneur de colonie guyanaise, à propos des conclusions du mémoire final. Catineau-Laroche était décidé à trouver tout « superbe<sup>22</sup> » et le gouverneur Laussat, à défendre un positionnement totalement

opposé<sup>23</sup> ; d'où un ministre, pas plus avancé sur la faisabilité du projet. Il chargeait toutefois Catineau-Laroche de lui proposer une nouvelle mouture de son projet de peuplement de la Mana, reposant désormais sur l'installation en treize années de 43 600 colons (dont 7 000 orphelins « des deux sexes, tirés des maisons de charité<sup>24</sup> »). Et en parallèle, des travaux de déforestation destinés à préparer de futurs périmètres de colonisation étaient entrepris, « bon an mal an », dans les parages de Mana, durant l'année 1823, grâce à l'envoi sur place d'un détachement de sapeurs renforcé d'une cinquantaine d'orphelins envoyés de métropole. Le successeur de Portal, le marquis de Clermont-Tonnerre, obtenait de Louis XVIII le retour à la métropole du baron Laussat et l'envoi en mission à la colonie d'un naturaliste réputé, chargé notamment de l'éclaircir sur les opérations en cours le long de la Mana (fort coûteuses pour les finances de l'État), à savoir Jean-Baptiste Leschenault de la Tour.

## Jean-Baptiste Leschenault de la Tour (1773-1826), archétype du voyageur-naturaliste du Muséum

- 13 Nous défendons l'idée selon laquelle notre personnage constitue en effet l'archétype du *voyageur-naturaliste du Muséum* de cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'expression désignait :
- « [...] sous la Restauration et la monarchie de Juillet en particulier, une situation bien précise, celle d'un homme ayant reçu au Muséum une formation (plus ou moins longue et poussée), envoyé en mission par l'établissement et, au moins en principe, pensionné par lui<sup>25</sup>. »
- 14 Et alors qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le voyageur-naturaliste est plus voyageur que naturaliste, les choses évoluaient sous la Restauration, les voyageurs-naturalistes devenant de plus en plus « des professionnels<sup>26</sup> ».
- 15 Lorsqu'il embarque de Brest le 11 juin 1823 pour l'Amérique du Sud sur la corvette *Le Rhône*, c'est un naturaliste expérimenté, déjà âgé et surtout éprouvé par de multiples épreuves. Fils d'un procureur du roi au présidial de Chalon, formé aux sciences naturelles en suivant notamment des enseignements de Lamarck au Muséum, la commission des voyages de l'Institut de France lui propose de se joindre comme botaniste à l'expédition dirigée par Nicolas Baudin envoyée par le gouvernement français dans les mers australes (1800-1803) :
- « Cette mission exposa les savants qui l'avaient acceptée à des fatigues, à des privations et à des dangers tellement au-dessus des forces de la plupart d'entre eux, que les uns perdirent courage et ne dépassèrent pas l'île de France, tandis que beaucoup des plus résolus y perdirent la vie. Ils étaient partis vingt-trois ; dix s'arrêtèrent en route<sup>27</sup> [dont notre naturaliste]. »
- 16 Débarqué moribond à Timor, il restait par la suite trois ans dans l'île de Java, séjournant tantôt à Batavia, tantôt à Semarang, avant de pouvoir prendre un bateau le ramenant en France (via Philadelphie !), étudiant son écologie et sa langue. Selon son premier biographe le docteur Abel Jeandet, les « matériaux naturalistes » ramenés de ces années d'exil involontaire s'avèrent formidables :
- « Le règne animal lui doit deux squelettes et quatre espèces de différents âges de Galéopithèque ou chats ou singes volants tellement rares, que Buffon et Linné n'en avaient jamais vu [...] Cinq ou six espèces de chauves-souris, dont deux paraissaient être inconnues ; une nouvelle genette, une nouvelle civette et une nouvelle espèce de chat ; une moufette sans queue, que jusqu'alors on avait cru propre à l'Amérique, mais qui était commune dans l'île de Java, et un nouvel écureuil ; un squelette de porc-épic et ceux de deux chevrotins qui manquaient au Muséum<sup>28</sup>. »

- 17 S'ajoutent plus de 600 insectes dont un tiers présenté comme jusque-là inconnus des naturalistes, un herbier d'environ 900 plantes (dont un quart d'inédites), « deux cents espèces de graines » semées par la suite dans les jardins de la Malmaison et du Muséum, et trente espèces végétales « [...] qui, grâce à ses soins, arrivèrent, heureusement en France<sup>29</sup> », entre autres.
- 18 Par la suite, le retour à Paris en juillet 1807 du voyageur-naturaliste ne passa pas inaperçu ; ainsi une commission réunie à l'initiative du ministère de l'Intérieur et au sein de laquelle siégeaient Lamarck et Cuvier lui attribuait le règlement d'appointements en souffrance ainsi qu'une pension, en récompense de « l'excellence de son comportement<sup>30</sup> », mais aussi pour les collections ramenées, déposées désormais auprès du Muséum. Par la suite, il se consacra à des travaux de cabinet jusqu'à sa nomination, en mars 1811, à l'inspection des dépôts de brebis mérinos dans les départements, structure nouvellement recréée. Il y restait jusqu'en mai 1816, date à laquelle une mission officielle l'envoyait à Pondichéry en tant que *naturaliste du roi aux établissements français d'Inde* (et aussi *correspondant du Muséum*) diriger le jardin royal de ce même comptoir. Il y demeurait en poste 6 ans, profitant de ce séjour pour multiplier les voyages à l'intérieur du sous-continent indien, mais aussi aux îles voisines : à Ceylan ou encore La Réunion où il fut à l'origine de nombreux essais d'acclimatation de végétaux provenant d'Inde. Et en parallèle, Leschenault de la Tour poursuivit ses envois naturalistes au Muséum, « [...] qui lui est redevable d'objets presque uniques ou d'une insigne rareté<sup>31</sup> ».
- 19 Le naturaliste retournait à Paris en juin 1824, « chargé des riches dépouilles et des glorieux lauriers de la science<sup>32</sup> », où l'attendait une croix de la Légion d'honneur attribuée par Louis XVIII ainsi qu'une nouvelle mission lointaine, cette fois-ci pour l'Amérique du Sud et sur laquelle ses biographes se sont très peu étendus<sup>33</sup>.

## La mission fatale de Leschenault de la Tour en Amérique du Sud française (juin 1823-novembre 1824)

- 20 Huit mois après son retour en métropole, notre personnage repartait pour un long voyage, accompagné d'Adolphe Doumerc (1802-1868), ami de la famille et futur grand entomologiste. La mission confiée par le ministère de la Marine visait à étudier les progrès agricoles des colonies françaises de l'espace caribéen et guyanais, mais aussi du Surinam, du Demerari (Guyane anglaise) et de Jamaïque. Et en parallèle, une entente était conclue avec le Muséum afin que cette mission puisse « [servir] en même temps à l'avancement des sciences naturelles, G. Cuvier [ne cessant] à ce point de vue de suivre l'expédition avec un grand intérêt<sup>34</sup> ».
- 21 L'escale d'un mois (août 1823) à Rio de Janeiro fut consacrée à diverses « courses naturalistes » donnant lieu à la collecte de plantes, oiseaux et « insectes peu connus », avant un départ pour Bahia le 29 août où ils n'arrivèrent que le 28 septembre suivant « [...] après une longue et difficile traversée, comme il s'en rencontrait fréquemment à cette époque de pénible navigation à voiles<sup>35</sup> ».
- 22 Les deux voyageurs accostaient dans le port de Cayenne le 5 novembre suivant, amenant dans leurs bagages 13 plants de thé de Chine, qui « prendront ». Le contexte local guyanais s'avérait alors très « tendu » : le baron Laussat (gouverneur de la Guyane entre décembre 1819 et février 1823) venait d'être révoqué et remplacé par une connaissance de Leschenault de la Tour, le baron Milius (1773-1829). En effet, ce dernier participa comme jeune lieutenant de vaisseau à l'expédition Baudin. Par la suite devenu

gouverneur de l'île Bourbon (La Réunion, de septembre 1818 à février 1821), il s'y était fait remarquer pour son grand intérêt pour tout ce qui touche aux sciences naturelles :

« Le gouverneur ne se contente pas d'observer l'acclimatation de végétaux venus d'Europe, voire d'en implanter, mais il s'intéresse aussi à ce que les pays de l'océan Indien ou d'autres parties du monde peuvent apporter d'utile à Bourbon. Il procède de même à l'égard des animaux<sup>36</sup>. »

- 23 Aussi, selon Julien Touchet, lorsque Milius rejoignait la colonie guyanaise, « [il avait] assurément des ambitions dans le domaine de la botanique<sup>37</sup> », qu'il concrétisa en partie en créant à nouveau un jardin de naturalisation.
- 24 Le nouveau gouverneur « héritait » de même du projet de colonisation de la Mana pour lequel les nouvelles n'étaient alors guère réjouissantes. Ainsi, le capitaine Brache en charge du site de *La Nouvelle Angoulême* ne lui cachait pas les difficultés rencontrées par une colonie de type militaire installée sur les premiers périmètres défrichés : celle-ci avait périclité très rapidement faute d'entente entre les anciens militaires « [...] et par suite de l'inconstance de leurs idées, par l'impatience de jouir, par le manque de femme et le défaut de moyen pour se procurer une boisson qui les soutienne<sup>38</sup> ». Dès son arrivée à la colonie, Milius envoyait une inspection sur place confiée « à plusieurs ingénieurs et officiers<sup>39</sup> », épisode dont il tira un premier rapport « mitigé » transmis à son ministre : « Les uns ont représenté les terres comme très médiocres et menacées d'une prochaine stérilité, d'autres au contraire ont pensé qu'elles étaient très productives », avant de conclure sur le manque de recul « [pour] asseoir une opinion fixe sur la fertilité ou non fertilité de ce poste avancé<sup>40</sup> ».
- 25 Le gouverneur se rendit plusieurs fois sur place en inspection, ce qui dans les faits, n'était pas si simple à réaliser : faute de route, la liaison Cayenne-Mana se faisait uniquement en bateau, soit cinq à six jours de cabotage dans une mer parfois difficile, compliqué de plus par des vents contraires pour le retour. En novembre 1823, il amenait d'ailleurs avec lui Leschenault de la Tour et Doumerc, tout nouvellement débarqués à la colonie guyanaise. Le naturaliste en rédigea un rapport adressé à Milius, daté du 11 décembre 1823, à la tonalité nettement mitigée quant aux qualités du lieu : le site de la *Nouvelle Angoulême*, infesté « d'insectes ailés », présenterait un climat particulièrement insalubre au début de la saison sèche : « Le soleil desséchant alors les bas-fonds nombreux mettait à découvert des dépôts plus ou moins infects, d'où ne tardaient pas à l'élever des miasmes putrides<sup>41</sup>. » D'où des fièvres « pernicieuses » entraînant une mortalité considérable. Quant aux terres bordant les rives de la Mana, leur qualité varie selon leur situation par rapport au fleuve : « assez fertiles » dans les terres basses (correspondant aux terrasses alluviales récentes) et bien plus pauvres pour les terres hautes, recouvertes de forêts : « Les premiers explorateurs, séduits par la végétation vigoureuse des forêts, s'étaient laissé prendre à des apparences trompeuses<sup>42</sup>. »
- 26 À peine revenu de son exploration de la Mana, Leschenault de la Tour partait pour la colonie surinamaïenne cette fois-ci sans Doumerc – non joint à sa mission pour des raisons d'économie – mais accompagné de Louis Zeni, jeune polytechnicien alors « sous ingénieur de la marine » chargé des opérations d'aménagement de la Mana<sup>43</sup>. Il y séjourna près de deux mois et demi (de décembre 1823 à la mi-février 1824), et ce « [...] malgré l'insalubrité naturelle du climat qu'augmentait encore une épidémie<sup>44</sup> », publiant à son retour à Cayenne un compte-rendu de son voyage d'études dans le « Journal officiel » de la colonie<sup>45</sup>.
- 27 En parallèle, Leschenault de la Tour profita de ces différentes missions pour poursuivre ses activités de voyageur-naturaliste. Il s'agissait pour lui de répondre à une commande

faite préalablement par Cuvier, à savoir se procurer « plus particulièrement » un squelette d'un grand tamanoir ou encore d'un pygargue, à laquelle s'ajoutait celle d'un aï à deux doigts promis par le baron Milius au Muséum d'histoire naturelle. En effet, un courrier de cette institution en date du 6 avril 1824 nous apprend que la colonie lui avait déjà envoyé récemment deux paresseux empaillés, un aï à deux doigts (*Unau Bradypus dydactylus*)<sup>46</sup> et un aï à trois doigts (*Aï Bradypus trydactylus*)<sup>47</sup>. Néanmoins, ce même document précise que l'institution recherchait vivement pour ses collections, « depuis plusieurs années<sup>48</sup> », un paresseux à deux doigts à l'état de squelette ou, à défaut, conservé dans de l'eau-de-vie. Hélas, si Leschenault de la Tour collecta un grand nombre de matériaux naturalistes d'intérêt<sup>49</sup>, il lui fut impossible de se procurer le « fameux » aï à deux doigts, et ce, malgré la multiplication des courses naturalistes, éprouvantes pour la santé du naturaliste :

« Je suis revenu de Macouria encore souffrant et surtout bien faible ; je vais me mettre au régime de tisane pour fortifier un peu mon estomac qui supporte difficilement une petite quantité de nourriture [...] Nous avons eu une bonne récolte d'objets d'Histoire naturelle à Macouria, mais non encore ce terrible paresseux à deux doigts<sup>50</sup>. »

- 28 La santé du naturaliste ne s'améliorant guère, il quittait précipitamment la Guyane française le 30 août 1824 pour la métropole, accompagné de Doumerc, alors que sa mission initiale devait courir sur deux années de plus, dont un séjour prévu à la Martinique. De retour à Paris le 9 novembre suivant après une traversée des plus difficiles, il lui restait hélas moins d'un an et demi à vivre.
- 29 Au final, selon le docteur Jeandet, alors que sa santé semblait s'améliorer et qu'il commençait « [...] à jouir, au milieu d'une société d'élite composée de ses illustres collègues du Jardin des plantes, de la considération qu'il avait si noblement acquise au service de la science et de sa patrie<sup>51</sup> », il décédait subitement le 14 mars 1826 dans sa cinquante-deuxième année. À noter qu'il s'agissait là d'un âge presque « vénérable » pour un voyageur-naturaliste de son époque. Ainsi, sur les treize membres formant l'équipage scientifique de l'expédition Baudin, six périrent durant le voyage (de même que Nicolas Baudin) et deux autres, peu après leur retour en métropole : « Seul, Charles-Alexandre Lesueur, l'extraordinaire peintre des méduses devenu zoologue et paléontologue, vivra encore longtemps, jusqu'en 1846<sup>52</sup>. » Leschenault de la Tour avait d'ailleurs échappé de peu à une mort prématurée à plusieurs reprises, pour cause de maladies : durant cette même expédition – comme déjà signalé – mais aussi à l'occasion de son séjour à Pondichéry<sup>53</sup>.
- 30 Que reste-t-il de la mémoire de Jean-Baptiste Leschenault de la Tour ? À notre sens, peu de choses hélas, à l'exemple du contenu de sa « page Wikipédia<sup>54</sup> » : lapidaire... Deux raisons peuvent expliquer ce constat. En premier lieu, Abel Jeandet qui, en 1876, regrettait déjà son oubli « express » de la part de ses confrères, l'expliquait par le fait suivant : son décès prématuré ne lui aurait pas laissé le temps « [...] d'élever aux sciences naturelles l'édifice dont il avait rassemblé et préparé les matériaux au prix de tant de labeurs<sup>55</sup> ». En second lieu, nous avançons l'hypothèse selon laquelle notre voyageur-naturaliste aurait connu un désamour « à la Bonpland ». Ce dernier, faute d'être rentré en Europe avec Humboldt, n'avait pu assurer par lui-même la promotion de ses travaux scientifiques ; d'où un certain oubli pour le premier et une gloire immense pour le second. En fait, Leschenault de la Tour, « à son échelle », a connu le

même phénomène : les survivants de l'expédition Baudin furent couverts d'honneurs, comme le souligne Milne-Edwards :

« [...] quelle gloire pour ceux qui revenaient en 1804, après avoir parcouru des régions complètement inconnues et ayant visité cette Nouvelle-Hollande aux arbres et aux animaux si étranges ! Le nom de Péron, celui de Lesueur qui continua son œuvre sont gravés dans la mémoire de tous les amis de la science<sup>56</sup>. »

- 31 Sauf que notre voyageur-naturaliste, pour sa part, était rentré à Paris en juillet 1807... Trop tard ? Peut-être. *Sic transit gloria mundi*.

## BIBLIOGRAPHIE

CATINEAU Laroche, *De la Guyane française : de son état physique, de son agriculture et de son régime intérieur, et du projet de la peupler avec des laboureurs européens ou examen d'un écrit de M. le Marquis de Barbé-Marbois sur le même sujet*, Paris, Imprimerie C. J. Trouvé, 1822, 231 p.

CHERUBINI Bernard, « Les Acadiens en Guyane après 1764 », dans *Identités Caraïbes*, Paris, Éditions du CTHS, 2000, p. 11-30.

DAGET Serge, « L'abolition de la traite des Noirs en France de 1814 à 1831 », *Cahiers d'études africaines*, n° 41, 1971, p. 14-58.

FROIDEVAUX Henri, « Une mission géographique et militaire à la Guyane en 1762 », *Annales de géographie*, n° 2, 1892, p. 218-231.

FORNASORIO Jean, WEST-SOBY John, « Voyages et déplacements des savoirs. Les expéditions de Nicolas Baudin entre Révolution et Empire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 385, 2016, p. 23-46.

GERBEAU Hubert, « Milius et l'océan Indien. Un despote éclairé au temps de la Restauration ? », dans *Le cabinet de curiosités. Mélanges offerts à Claude Wanquet*, Colombe Couëlle (éd.), Paris, L'Harmattan, 2001, 366 p., p. 51-69.

GIRARD Maurice, « Sur la vie et les travaux de M. Adolphe Doumerc », *Annales de la société entomologique de France*, 1869, p. 5-16.

JEANDET Abel, « Notice sur la vie et les travaux de Leschenault de la Tour », *Bulletin de la société des sciences naturelles de Saône-et-Loire*, 1876, p. 123-158.

LAISSUS Yves, « Les voyageurs naturalistes du Jardin du Roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », *Revue d'histoire des sciences*, t. 34, n° 3-4, 1981, p. 259-317.

LARIN Robert, *Canadiens en Guyane (1754-1805)*, Paris, éditions du Septentrion & PUPS, 2006, 390 p.

LAUSSAT Pierre Clément, *Mémoires sur ma vie, pendant les années 1803 et suivantes*, Pau, B. Hauvette (dir.), imprimerie des Gaves, réédition, 2001, 3 tomes, 640 p.

LINNÉ Charles (de), *Système de la Nature*, Bruxelles, Lemaire, 1793, 314 p.

MAM-LAM-FOUCK Serge, *Histoire générale de la Guyane française*, Cayenne, Ibis Rouge, 2002, 220 p.

- MILNE-EDWARDS A., « Leçon d'ouverture du 25 janvier 1893 de la série des conférences données par les professeurs du Muséum d'histoire naturelle sous le titre d'*Enseignement spécial pour les voyageurs* », *La revue pédagogique*, t. 23, juillet-décembre 1893, p. 268-275.
- PUYO Jean-Yves, « Mise en valeur de la Guyane française et peuplement blanc : les espoirs déçus du Baron de Laussat (1819-1823) », *Journal of Latin American Geography*, vol. 7, n° 1, 2008, p. 177-202.
- PUYO Jean-Yves, « Milieu et acclimatement : l'exemple de la Guyane française (1817-1835) », *Le peuplement européen des Amériques (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Alain Faure (dir.), Paris, CTHS, Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 2012, 260 p. (p. 49-60).  
[https://www.persee.fr/doc/acths\\_1764-7355\\_2012\\_act\\_133\\_6\\_10413](https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2012_act_133_6_10413)
- QUÉRARD Joseph-Marie, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Firmin Didot, t. 5, 1833, 670 p.
- REGOURD François, « Maîtriser la nature : un enjeu colonial. Botanique et agronomie en Guyane et aux Antilles (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, n° 322-323, 1999, p. 39-63.
- REGOURD François, « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 55, 2008.
- ROTHSCHILD Emma, « A Horrible Tragedy in the French Atlantic », *Past & Present*, n° 192, 2006, p. 67-108.
- TOUCHET Julien, *Botanique et colonisation en Guyane française (1720-1848) : le jardin des Danaïdes*, Cayenne, Ibis Rouge, 2004, 329 p.
- TREPARDOUX Francis, « Alphonse-Louis Zeni (1793-1865), directeur des constructions navales à Guéridy », *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*, vol. 43, 1997, p. 45-67.

## NOTES DE BAS DE PAGE

1. J.-M. Quérard, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, p. 237.
2. Cf. J. Fornasorio et J. West-Sooby, « Voyages et déplacements des savoirs. Les expéditions de Nicolas Baudin entre Révolution et Empire ».
3. J. Touchet, *Botanique & colonisation en Guyane française (1720-1848) : le jardin des Danaïdes*.
4. S. Mam-Lam-Fouck, *Histoire générale de la Guyane française*, p. 23.
5. Habitation : terme employé alors dans les colonies françaises des Antilles, de Saint-Domingue et de Guyane, pour désigner les propriétés terriennes concédées initialement gratuitement par l'administration coloniale au nom du roi.
6. P. Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*.

7. H. Froidevaux, « Une mission géographique et militaire à la Guyane en 1762 », p. 218.
8. Les productions locales de maïs, « bled de Turquie et racines du Pays » sont alors considérées comme déjà insuffisantes pour alimenter ne serait-ce que de nouveaux renforts militaires destinés à la garnison de Cayenne, *ibid.*
9. Elles n'empêchèrent d'ailleurs pas Choiseul « [...] chose curieuse, de laisser cet officier à la Guyane, lors de l'arrivée des colons, en qualité de commandant en second et de gouverneur provisoire, puis de l'y renvoyer un peu plus tard », *ibid.*, p. 230.
10. « They died in Kourou and Cayenne because of a conséquence of delays, déceptions and misinformation ; they were destroyed not by the laws of nature, but by illnesses which were endemic in Europe, and on the ships in which they arrived » [Ils sont morts à Kourou et à Cayenne suite à la combinaison des faits suivants : retards pris dans le voyage Europe-Guyane française, désinformation et déception quant à leur accueil ! ils ont succombés non par « les lois de la nature », mais suite aux maladies endémiques contractées en Europe et sur les navires dans lesquels ils sont arrivés], E. Rothschild, « A Horrible Tragedy in the French Atlantic », p. 108.
11. S. Mam-Lam-Fouck, *Histoire générale de la Guyane française*, p. 52.
12. « Après une dépense de 30 millions de livres et la mobilisation en pure perte de plus de 50 navires, la nouvelle colonie ne comptera guère que 918 colons en janvier 1766 ! », R. Larin, *Canadiens en Guyane (1754-1805)*, p. 134.
13. Cf. J.-Y. Puyo, « Milieu et acclimatement : l'exemple de la Guyane française (1817-1835) ».
14. Fr. Regourd, « Capitale savante, capitale coloniale : sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », p. 135.
15. *Ibid.*
16. P. Cl. Laussat, *Mémoires sur ma vie, pendant les années 1803 et suivantes*, t. 3, p. 479.
17. Les habitations de La Gabrielle, Tilsit et Baduel ; les ménageries royales (haras et élevages bovins) de Montjoly, Lévis, Passoura, Batouti et Sinamari ; le chantier naval de Nancibo ; la briqueterie de Mapéribo entre autres.
18. Cf. S. Daget, « L'abolition de la traite des Noirs en France de 1814 à 1831 ».
19. Courrier du ministre Portal au gouverneur Laussat, 12 août 1820 ; fonds Laussat, 71 J 68, Arch. départ. Pyr.-Atl.
20. « On défricherait à cet effet douze mille arpents à l'avance, et l'on préparerait en même temps les logements nécessaires », Ministère de la Marine et des Colonies, *Précis sur la colonisation des bords de la Mana*, p. 10.
21. Courrier du ministre Portal au gouverneur Laussat, 12 août 1820 ; fonds Laussat, 71 J 68, Arch. départ. Pyr.-Atl.
22. « Dans aucune [colonie française] le sol n'est aussi riche [...] des Français laboureurs, bûcherons, exploiters de bois, etc., peuvent s'acclimater à la Guyane en y exerçant leurs professions. Une heure de travail par semaine peut à la rigueur suffire pour la nourriture de l'année : une heure de travail par jour enrichirait l'homme des champs », Catineau-Laroche, *De la Guyane française*, p. 222.

23. « Il n'y a pas dans toute la haute Guyane un mètre de terre végétale riche ; il n'y a pas un caillou calcaire : toutes les roches y sont du granit et ce qui n'est pas roche de granit y est de la terre composée de ses débris [...] Il est aisé d'après ces données de se faire une idée du succès que les céréales auront sur ce sol. Le froment ni le seigle ni l'orge ni même la pomme de terre n'y viennent », Courrier du gouverneur Laussat au ministère de la Marine, 18 avril 1820 ; Correspondances ministérielles, Archives départementales de la Guyane (Arch. départ. Guy.).
24. *Ibid.*, p. 20.
25. Y. Laissus, « Les voyageurs naturalistes du Jardin du Roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot » p. 262.
26. *Ibid.*
27. A. Jeandet, « Notice sur la vie et les travaux de Leschenault de la Tour », p. 127.
28. *Ibid.*, p. 129.
29. *Ibid.*, p. 130.
30. V. Desmet, M. Jangloux, « Un naturaliste aux Terres australes – Jean-Baptiste Leschenault de La Tour (1773-1826) », p. 232.
31. A. Jeandet, « Notice sur la vie et les travaux de Leschenault de la Tour », p. 136.
32. *Ibid.*
33. Telles ces sept « pauvres » lignes dans la biographie signée par Abel Jeandet.
34. M. Girard, « Sur la vie et les travaux de M. Adolphe Doumerc ».
35. *Ibid.*
36. H. Gerbeau, « Milius et l'Océan Indien. Un despote éclairé au temps de la Restauration ? », p. 69.
37. J. Touchet, *Botanique et colonisation en Guyane française [...]*, p. 215.
38. Brache, capitaine commandant la compagnie de chasseurs, courrier au gouverneur baron Milius, 17 mai 1823 ; Guyane, série F, carton 48 (F1 07), Archives nationales d'outre-mer (ANOM).
39. Ministère de la Marine et des Colonies, *Précis sur la colonisation des bords de la Mana*, p. 30.
40. Rapport de Milius sur Mana adressé au ministre de la Marine, 24 août 1824 ; série X Lohier 0 111 Établissement de la Mana et du port de la *Nouvelle Angoulême* – diverses correspondances, Arch. départ. Guy.
41. Rapport de M. Leschenault de la Tour, du 11 décembre 1823 ; cité par le ministère de la Marine et des Colonies, *Précis sur la colonisation des bords de la Mana*, p. 42.
42. *Ibid.*, p. 38.
43. « Conservant intacte sa bonne santé, Zeni dresse les plans de la Nouvelle Angoulême et de Port Cormoran ». Fr. Trepardoux, « Alphonse-Louis Zeni (1793-1865), directeur des Constructions navales à Guérigny », p. 48.
44. M. Girard, « Sur la vie et les travaux de M. Adolphe Doumerc », p. 7.

45. Leschenault de La Tour, « Voyage à Surinam ».
46. « Pieds antérieurs à deux doigts ; point de queue [...] Il habite dans l'Amérique méridionale & dans l'Inde. Il vit de fruits & de racines », Ch. de Linné, *Système de la Nature*, p. 78.
47. « Il habite les arbres de la partie la plus chaude de l'Amérique méridionale. Il se nourrit de feuilles tendres, principalement de celle du Coulequin, ne boit pas, & craint la pluie. Il grimpe facilement mais marche avec peine & très lentement ; il ferait à peine cinquante pas en un jour ; épouvanté, il semble faire des inclinations de tête ; lorsqu'il monte, il rend le son d'un vieillard haletant, son cri est plaintif & par gémissements entrecoupés », *ibid.*, p. 77.
48. Courrier du Muséum d'histoire naturelle au gouverneur de Guyane, Paris, 6 avril 1824 ; fonds Lohier, 7 M 231, Arch. départ. Guy.
49. Ainsi, en avril 1824, Leschenault de la Tour et Doumerc envoient par le bateau *l'Agobar* 13 caisses « d'objets divers » au Muséum d'histoire naturelle. Cité par M. Girard, « Sur la vie et les travaux de M. Adolphe Doumerc », p. 7.
50. Courrier de Leschenault de la Tour au gouverneur alors en déplacement à Mana, Cayenne, 17 juin 1824 ; fonds Lohier, 7 M 231, Arch. départ. Guy.
51. A. Jeandet, « Notice sur la vie et les travaux de Leschenault de la Tour », p. 137.
52. Y. Laissus, « Les voyageurs naturalistes du Jardin du Roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », p. 304.
53. En octobre 1813, « une espèce de fièvre jaune [...] mit sa vie en danger », A. Jeandet, « Notice sur la vie et les travaux de Leschenault de la Tour », p. 134.
54. Disponible à l'URL : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Baptiste\\_Leschenault\\_de\\_La\\_Tour](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Baptiste_Leschenault_de_La_Tour)
55. *Ibid.*, p. 137.
56. A. Milne-Edwards, « Leçon d'ouverture du 25 janvier 1893 de la série des conférences données par les professeurs du Muséum d'histoire naturelle sous le titre d'*Enseignement spécial pour les voyageurs* », p. 274.

## RÉSUMÉS

Grande figure naturaliste du tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, Jean-Baptiste Leschenault de La Tour (1773-1826) acquit une reconnaissance scientifique quelque peu fulgurante en participant tout jeune à l'expédition Baudin envoyée par la Première République aux Terres australes. Après de multiples péripéties, il retrouvait la France en 1807, ramenant dans ses bagages des collections impressionnantes. Si cet épisode est bien connu, notamment grâce aux travaux de Viviane Desmet et Pierre Jangoux, il n'en est pas de même de sa dernière expédition scientifique en Amérique du Sud. Un court échange épistolaire entre le naturaliste et le Muséum d'histoire naturelle de Paris, mis à jour par nous-même jadis dans les fonds des Archives départementales de Guyane, nous éclaire modestement sur les difficultés rencontrées quant à la collecte et l'envoi de spécimens d'intérêt scientifique, ici fatales même dans le cas de notre naturaliste.

Jean-Baptiste Leschenault de La Tour (1773-1826), a leading naturalist of the early 19th century, gained rapid scientific recognition when he took part in the Baudin expedition sent by the First Republic to the Austral Lands (1800-1803). He returned to France in 1807, bringing back

impressive collections. While this episode is well known, thanks in particular to the work of Viviane Desmet and Pierre Jangoux, this is not the case for his last scientific expedition to South America. A short epistolary exchange between the naturalist and the Muséum d'histoire naturelle in Paris, uncovered by us in the French Guiana Archives (Cayenne), sheds light on the difficulties encountered in collecting and sending specimens of scientific interest, in this case fatal in the case of our naturalist.

## AUTEUR

Jean-Yves Puyo

Professeur des universités en géographie, Laboratoire TRansitions Énergétiques et Environnementales (TREE UMR 6013), université de Pau et des Pays de l'Adour